

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

V.

16 mai.

Ma généreuse mère, après avoir elle-même enseveli son époux dans le dernier drap qui lui restait, et l'avoir seule, de loin, suivi jusqu'à la fosse, entreprit de vivre pour moi. Elle était robuste et industrielle; elle parvint, durant deux ou trois mois, à payer ma modique pension: au prix de quelles privations et de quelles fatigues, Dieu le sait! Bientôt la force lui manqua. Elle fut obligée de me reprendre; nous nous vîmes face à face avec la faim, menacés d'être chassés de notre misérable gîte. Vaincue par le sentiment maternel, la veuve de l'indomptable capitaine avait fait des démarches pour savoir où demeurait la marquise d'Aubecourt, et elle allait enfin lui écrire, quand Dieu nous envoya un autre appui.

Un tout jeune homme, de bonne et douce figure, entra dans la mansarde et nous dit qu'une Sœur de charité, informée de notre détresse, l'avait chargé de nous secourir. Je ne sais quel art, quelles paroles il sut employer; mais lorsqu'il se fut retiré, nous laissant de quoi attendre son retour, ma mère, prosternée, tout en larmes, rendit grâce à Dieu. Elle m'emmena ensuite dans une église, où elle fit encore de longues prières; puis ayant acheté quelques provisions, nous retournâmes à notre indigente demeure. Tandis que je mangeais, elle me couvrit de baisers; elle riait, et me disait: "Ma pauvre enfant, nous ne sommes point abandonnés; ton père prie pour nous, tu ne mourras pas!"

Le gracieux visiteur revint le jour suivant. Il avait obtenu et sans doute payé mon admission dans une maison d'orphelins, tenue par de pauvres religieuses. J'y fus conduite aussitôt. En même temps, il avait trouvé pour ma mère une double ressource: elle était fort instruite et peignait admirablement bien les fleurs. Il lui annonça des élèves, et lui fit accepter, à titre d'avance, une petite somme pour s'habiller et se loger un peu mieux. Mais tant de bienfaits n'étaient rien en comparaison de sa délicatesse. Il prenait soin de dire qu'on lui devait à peine un remerciement, prétendant n'être que l'agent de personnes plus riches et plus charitables, qui l'employaient à leurs bonnes œuvres cachées. Une circonstance aimable mettait le comble à la joie de ma mère. Son sauveur avait habité l'Allemagne, et il lui parlait la langue de son pays. Enfin, chère Elise, des jours vraiment heureux succédèrent à nos désastres. Dans mon couvent, j'étais l'objet d'une parfaite tendresse. Toutes les semaines je voyais ou ma mère ou notre ami, et ce dernier ne manquait pas de m'apporter chaque fois quelque petit présent. Je possède encore un chapelet, le plus beau de ces prix de sagesse qu'il m'a donnés. D'un autre côté, les élèves, grâce à lui, abondaient chez ma mère; elle commençait à jouir d'une sorte d'aisance, comparativement à la misère passée.

Un dimanche, M. Germain (c'était le seul nom sous lequel je l'ai connu) vint me prendre de grand matin, pour aller, me dit-il, voir certaine dame qui m'aimait beaucoup. Nous traversâmes je crois, tout Paris, et nous arrivâmes à une maison de bonne apparence. Après avoir monté un peu haut, mais

par un bel escalier, une porte s'ouvrit, et je me trouvai dans les bras de ma mère, au milieu d'une chambre bien différente de l'horrible mansarde où je l'avais laissée. Il y avait des meubles neufs, des rideaux à la fenêtre. Cette fenêtre donnait sur un vaste espace plein d'arbres et de lumière. Il faisait beau. Les oiseaux voletaient et chantaient au soleil parmi ces arbres dont les cimes se balançaient sous nos yeux, exhalant toute sorte de bonnes senteurs. "Quel bonheur! maman, m'écriai-je, tandis qu'elle me regardait avec des yeux humides; que vous êtes bien ici! — C'est à M. Germain que je dois tout cela, dit-elle. — Non, reprit Germain en dirigeant mes yeux vers un endroit où je reconnus le crucifix sur lequel mon père avait collé ses lèvres expirantes; voilà celui qui a protégé votre mère et vous."

Je pourrais vous conter jusqu'au moindre détail cette journée, tant elle est restée dans ma mémoire. Si ce n'est au jour de ma première communion, je ne me souviens pas d'avoir été si heureuse. Nous allâmes ensuite à la grand'messe; nous déjeunâmes ensuite, parlant allemand à qui mieux mieux. Car l'Allemand était la langue joyeuse de ma mère, et je ne l'avais pas oublié, grâce à une Sœur alsacienne qui me mettait à même de m'en servir souvent. Je ne sais à quel propos je m'avisai de dire tout à coup, d'un très grand sérieux: *Mutter, wenn ich gross bin, will ich Germain heirathen*: c'est-à-dire, à peu près: Mère, quand je serai grande, je serai la femme de Germain. — Comment! s'écria ma mère, mécontente et confuse. — Pourquoi pas? dit Germain en souriant. — Mère, c'est que je l'aime bien, repris-je pour m'excuser, et je ne puis pas être sa sœur, puisqu'il n'est pas votre fils. — Eh bien! *Roschen* (Stéphanie n'est pas mon non, c'est ma tante qui m'a baptisée de la sorte; je me nomme Rosalie), eh bien, *Roschen*, continua Germain, soyez d'abord ma sœur, puisque nous sommes tous deux enfants du bon Dieu; et plus tard, si vous êtes sage, si vous apprenez bien la couture et le calcul, nous verrons."

Souvenez-vous de ceci, bonne Elise, et rendez témoignage en temps opportun que je fais parfaitement les quatre règles et que je suis passablement couturière, car j'ai l'intention de rappler à M. Germain ses anciens engagements. Mais n'anticipons pas sur l'ordre des faits. Hélas! j'ai encore de tristes évènements à rappeler.

L'heureuse époque dont je vous parle dura près de deux années. Ma mère était parvenue depuis quelque temps à payer ma pension, et même elle commençait à rendre à Germain l'argent qu'il lui avait prêté. Je le voyais toujours: et il était toujours grave, bon et doux. Lorsque nous étions réunis, c'était toujours la même fête. Il n'était plus un bienfaiteur pour nous, mais un parent. Il nous disait que dans ce grand Paris nous lui tenions lieu de sa famille absente, et que je lui rappelais sa jeune sœur. Je l'aimais, pour mon compte, de la façon la plus vive et la plus familière. Que de fois, lorsqu'il me ramenait le soir au couvent, je m'endormais sur son épaule dans la voiture! Il veillait pour m'en empêcher de tomber, et si le temps était froid, il m'enveloppait de son manteau.

(A continuer)

The generous who is always just, and the just who is always generous, may, unannounced, approach the throne of heaven. — *Lavater*.

In faith and hope the world will disagree,
But all mankind's concern is charity. — *Pope*.

He has riches sufficient, who has enough to be charitable.
Sir T. Brown.